

« MONSIEUR ISLAM N'EXISTE PAS : POUR UNE DÉISLAMISATION DES DÉBATS »

Dounia BOUZAR, anthropologue, chargée d'études à la Protection judiciaire de la jeunesse et consultante.

Auteure de *Monsieur Islam n'existe pas : pour une désislamisation des débats*, paru aux éditions Hachette Littératures en 2004.

**Texte communiqué à partir de la rencontre-débat du 10 février 2005
Organisée par le Centre de Ressources Politique de la Ville en Essonne**

L'observation des jeunes musulmans pratiquants nés en France entraîne un constat : plus que les grands discours, c'est d'abord l'expérience de nouvelles situations concrètes qui amènent les croyants à réorganiser « leur croire ». Parce que les anciennes interprétations ne correspondent plus à ces nouvelles situations concrètes, la praxis, l'agir commun, l'engagement dans l'histoire et dans la citoyenneté, deviennent souvent un élément constitutif d'une nouvelle production théologique. Le « faire » des hommes, « l'agir partagé », encouragés par la sécularisation de cette société, interrogent certaines traditions et provoquent de nouvelles significations.

Notre réflexion, qui émane d'une recherche pour l'IHESI¹ sur douze associations tenues par des musulmans, propose des éléments de compréhension de la confrontation entre l'expérience religieuse, laquelle met au centre le retour au texte coranique et le cadre laïque de la société.

Les franco-islamicus

Définition

De nombreux jeunes sont passés par la référence religieuse pour se définir, devenant ce que Maxime Rodinson a nommé des « homo-islamicus² ». Mais, l'étape ultime à atteindre est bien celle du « franco-islamicus³ ». Le « nouveau discours religieux » inscrit leur revendication de trouver une place légitime au sein de la société française, y compris au niveau théologique. Pour cela, ils insistent sur la manière et les raisons qui font d'eux des individus « à la fois français et musulmans ». Le processus de pensée qui mène à cette « équation libératrice » propose de retourner au Coran et à la Sunna pour comprendre le « vrai islam », épuré de toutes traditions des pays d'origine : « *Aujourd'hui,*

1. Institut des hautes études de la sécurité intérieure.

2. Terme employé par Maxime Rodinson dans *La fascination de l'islam*, La Découverte/Poche, 1980, 1989, 2003, p. 83, qui critiquait à l'époque le regard des Occidentaux sur l'Orient : « *L'Orient [...] devient un être à part, muré dans sa spécificité qu'on veut bien d'ailleurs condescendre à exalter. C'est la naissance du concept de l'homo islamicus, qui est encore loin d'être ébranlé.* »

3. Le respect de la grammaire latine voudrait que l'on dise « l'homo-franco-islamicus ».

l'écart entre ce que nous dit l'islam et nos sociétés musulmanes est phénoménal. Beaucoup de choses ne correspondent pas au message de l'islam. Beaucoup de traditions qui sont présentées comme des traditions islamiques n'en sont pas. Beaucoup d'habitudes qui ont été prises n'ont rien à voir avec la source et la référence, notre Prophète (Paix et Salut sur Lui). C'est pour cela que l'on doit revenir à la source. [...] L'islam, c'est des principes, ce n'est pas "comme il fait papa" et "comme elle fait maman". Il faut expliquer les choses islamiquement. [...] ¹ ».

Le comportement du franco-islamicus

Cette perspective rencontre l'attente de certaines jeunes filles, notamment celles qui ont grandi dans des familles en souffrance sociale et économique, alors repliées sur des traditions rigidifiées par déception et nostalgie. De fait, le père, souvent au chômage, met en avant sa culture d'origine pour asseoir son autorité devenue une « enveloppe vide ». Ce comportement peut constituer dans ce type de situation une réponse à l'échec de la migration. On observe alors une sorte d'accentuation identitaire, symptôme d'une insécurité ressentie : *« Nous, les enfants de l'immigration, on le sait bien : nos pères sont souvent plus stricts que les pères restés au pays. Là-bas, ça bouge, les jeunes peuvent se confronter leurs vieux sans passer pour des traîtres, ça continue à évoluer chaque jour... Ici, tout est resté bloqué. On dirait que nos parents ont arrêté le temps le jour où ils sont descendus du bateau... Comme s'ils avaient peur de tomber dans un gouffre au moindre petit pas en avant... ² ».*

Face à quelqu'un d'extérieur, plus ces parents sentent que leurs valeurs sont menacées, plus ils s'attachent à les défendre. Leur sentiment d'échec, la hiérarchisation établie entre leur culture et celle du pays d'accueil, les amènent à vivre toute prise de distance de l'un des membres du groupe comme une trahison. La fidélité aux traditions du pays d'origine devient le principe unique de filiation et de fidélité : *« Pendant toute mon enfance, j'entendais matin, midi et soir : "chez nous, on fait ceci, chez nous on fait cela" Le "chez nous" avait bon dos : c'était surtout mon père et mes frères qui l'utilisaient contre moi, comme par hasard. Mais les choses étaient claires : je savais que si je refusais, je devenais une traître. ³ »*

Le monde est vécu comme scindé en deux par ces enfants dont la remise en cause de valeurs familiales est perçue par les parents comme le rejet d'un « camp » pour l'autre : *« Mon père s'est raccroché à ses traditions, mais il est devenu plus dur que les pères restés au pays. À chaque fois que je n'adhérais pas strictement à ses idées, il me regardait d'un sourire narquois en me disant sur un ton qui me glaçait : "Ça y est, Mademoiselle veut devenir Marie-Cécile." ⁴ »*

Les militantes féminines des associations témoignent s'être trouvées dans l'alternative de se soumettre, au nom de l'islam, à des mauvais traitements, ou de

1. Casette de Tariq Ramadan, « La femme musulmane ».

2. Témoignage d'un membre d'une association du Nord.

3. Témoignage d'une membre d'une association du Nord.

4. Nouria, jeune venant consulter les ouvrages d'une bibliothèque d'une association de la région lyonnaise.

rompre avec l'islam pour revendiquer leurs droits. La proposition du nouveau discours religieux – retourner aux textes sacrés pour dégager le « vrai islam » des traditions du pays d'origine – ne peut que les libérer de cet enfermement bipolaire, leur évitant ainsi de tomber dans les travers d'un « moi éclaté¹ ». Pour certaines, les connaissances islamiques acquises vont servir d'outils pour insuffler le changement au sein même de leur famille, en voulant démontrer à leurs parents que la plupart de leurs croyances relèvent des traditions et non de la religion. Ainsi, de façon paradoxale, la religion permet sans nul doute à ces jeunes, et surtout aux filles, de formuler au sein de leur famille des revendications nouvelles : accès à de longues études, choix du mari, indépendance spatiale, etc.

Sofia, jeune adhérente dans une association du Nord, nous raconte avec fierté comment elle a aussi « libéré » sa mère des traditions ancestrales : « *Plus j'étudiais mon islam, plus je me rendais compte que mon père n'était pas vraiment musulman, mais plutôt macho. Je n'arrêtais pas de dire à maman qu'elle s'était fait avoir... Rien de ce que lui imposait mon père n'était marqué dans le Coran ! Il fallait qu'elle se rende à l'évidence, il s'agissait juste des traditions de leur petit village... Et comme j'argumentais chaque propos par un verset ou un hadith, mon père a été obligé de céder... Pas sur tout... ils ont leurs habitudes... Mais sur les choses essentielles, on a gagné !* »

Entre tradition et religion

Passer par le religieux permet à ces jeunes d'ouvrir des débats et de choisir des valeurs à l'extérieur de la famille. En se disant « français de confession musulmane », ils tentent de rompre avec un enfermement ethnique sans pour autant trahir le groupe large, en décidant que certaines valeurs modernes peuvent aussi se lire dans leurs textes. Les filles estiment qu'il n'y a aucun critère ethnique dans le mariage musulman, que leur consentement est obligatoire, que le machisme n'a rien de musulman, que la contraception est permise, etc. Cette « désethnicisation de l'islam » et cette volonté de redéfinition de l'islam permettent aux jeunes adolescents de remettre en cause certaines valeurs familiales, autrement dit de vivre leur conflit d'adolescence comme n'importe quel autre jeune.

Abstraire l'islam de son ancrage géographique, le « désethniciser », est fondamental pour la légitimité de ce discours religieux : cela rend possible une nouvelle inscription généalogique basée sur la référence religieuse, au-delà de l'attachement et de la fidélité au pays d'origine. Dorénavant, le lien parental peut se différencier du lien à l'Algérie, au Maroc : « ce qui fait lien avec papa et maman », pourrait-on résumer, c'est l'islam, dont on va pouvoir redéfinir les composantes. L'appartenance nationale française et l'accès aux valeurs modernes ne s'opposent plus à ce qui symbolise l'attachement et la fidélité aux origines des parents.

1. KHEDIMELLAH Moussa, *La dignité identitaire retrouvée par le puritanisme religieux ?* Revue Socio-anthropologique, septembre 2001.

Si, dans un premier temps, nous avons pu voir là un processus de libération pour les jeunes – et notamment pour les filles – qui arrivent ainsi à se dégager de traditions culturelles enfermantes sans rupture avec le groupe d'origine¹, notre attention a été ensuite attirée par l'importance de la place prise par la dimension religieuse dans ce processus identitaire et par la nouvelle forme d'enfermement que cela peut aussi éventuellement entraîner.

Le complexe du Hamdoulillah (merci mon Dieu)

Le contexte

Ceux qui ont le sentiment de vivre une double pression de la famille et de la société – l'une prônant la fidélité aux traditions du pays d'origine comme principe unique de filiation et l'autre revendiquant l'apanage de droits modernes – se retrouvent particulièrement dans le nouveau discours religieux, pour faire le lien entre ces deux mondes auxquels ils appartiennent. Le passage par l'islam n'est en aucun cas un retour en arrière dans la mesure où la référence aux textes sacrés a toujours été considérée comme un moyen de contester les contraintes induites par les traditions des pays d'origine. Mais en même temps, comme c'est en s'appuyant sur les seuls textes religieux que les jeunes filles s'autorisent à contester la place qu'on voudrait leur imposer, elles tendent souvent à les surinvestir.

Certains discours religieux véhiculés dans quelques associations transmettent une vision du monde dans laquelle l'islam répond à tout. Malik, un des leaders associatifs, explique lors d'une soirée-débat que les musulmans ont été brillants au moment où ils étaient le plus pratiquants² : « *Regardons nos ancêtres... À quelle époque ont-ils produit les plus grandes inventions en mathématiques, en astronomie, en médecine ? Lorsqu'ils cherchaient à comprendre le monde pour mieux appliquer le message de notre Seigneur.* »³

Il apparaît, à travers ce type de discours, la volonté de définir un islam universel moderne, au-delà des cultures spécifiques souvent dépassées, dans lesquelles les jeunes nés en France ne se retrouvent pas. De manière générale, l'obligation d'instruction, l'utilisation de la raison, l'engagement au sein de la société, sont autant de notions réappropriées par les femmes, alors qu'elles étaient l'apanage des hommes dans les sociétés d'origine. La redéfinition de l'islam apparaît comme une volonté de relire le passé pour construire l'avenir et d'arracher aux hommes le monopole de parler au nom de Dieu : « *Tariq*

1. Telles étaient les conclusions, en 2001, de notre premier ouvrage sur le sujet. BOUZAR Dounia, *L'islam des banlieues, les pré-dicateurs musulmans, nouveaux travailleurs sociaux ?*, Syros-La Découverte, 2001.

2. Ahmed Djebbar, professeur d'histoire des sciences à l'université de Lille, souligne quant à lui que si « *sur le plan religieux, les passages explicites ou les allégories des deux textes fondamentaux – le Coran et le Hadith – ont façonné aux premiers temps de l'islam, une attitude très favorable aux sciences [...], [si] on pourrait penser que, passée la période de démarrage, la science arabe a suivi des orientations déterminées entièrement par les données religieuses, politiques, et économiques qui ont caractérisé les sociétés musulmanes des VIIIe-XIVe siècles, la réalité est en fait plus complexe [...]. La première motivation, directement liée aux données nouvelles, sera nourrie effectivement par les sollicitations des différentes activités sociales [...]. La seconde motivation est née de l'existence d'une riche tradition scientifique antéislamique : les savants arabo-musulmans y trouveront, en plus de la matière pour leur propre formation, des problèmes non résolus ou inachevés qui aiguïseront leur curiosité et orienteront certaines de leurs recherches vers des travaux sans aucun rapport avec leur vécu social* ». DJEBBAR, *Histoire des sciences et des techniques*, in Jean ROSMORDUC, *Actes du colloque de Morgat*, Centre de documentation pédagogique de Bretagne, Rennes, 1997, pp. 218-219.

3. Leader d'une association de la région du Nord.

Ramadan nous a montré que le refoulement des femmes dans l'espace du privé existait avant l'islam. Il est lié à un aspect traditionnel plutôt que religieux. Les relations entre les hommes et les femmes sont permises en islam tant qu'elles s'élaborent dans le respect. Aucun texte ne stipule de manière univoque la séparation systématique des hommes et des femmes. Au contraire, les hadiths qui racontent comment les hommes et les femmes se rencontraient du temps du Prophète sont nombreux. Beaucoup de pratiques ne concernaient que le Prophète et ses femmes, qui avaient un statut particulier.¹ »

Toutefois, on constate également que rêver cet islam, aussi parfait qu'abstrait, amène implicitement les jeunes filles à ne pas prendre en compte d'autres données pourtant essentielles à leur réflexion et à leur évolution. C'est là que le risque d'enfermement peut s'opérer. La « bonne » islamisation des individus est censée remédier à toute difficulté. En se référant aux textes pour y puiser des éléments favorables à leurs droits, les jeunes femmes acceptent implicitement l'idée que toutes les solutions s'y trouvent. Toutes les réponses à un problème actuel se trouvent dans l'islam : la maltraitance d'une « sœur » par son père, les disputes de l'autre avec son mari, l'échec universitaire de la troisième, les problèmes de santé de la quatrième, etc. Toutes les conférences organisées, y compris dans le milieu féminin, relient le thème abordé à l'islam, alors même que celui-ci demanderait des apports de disciplines multiples et variées, tels que la psychologie, la psychanalyse, l'anthropologie, l'histoire, la médecine, etc. À en croire le titre des débats, il suffirait d'appliquer « le vrai islam », pour que tout soit parfait. La seule bataille éventuelle à mener devient donc de pouvoir connaître les « réponses de l'islam ».

Nadia a quitté l'association de femmes musulmanes de sa ville pour cette raison : « À chaque fois que j'exprimais un doute, un désespoir quelconque, on me répondait par le fameux "Ma sha Allah², c'est tout" et la discussion était close. Il n'y avait pas de place pour le désespoir, ou tout simplement pour l'inquiétude, cela aurait été douter du pouvoir de Dieu ! Certes, nous étions toutes pour l'égalité, la liberté, l'épanouissement de l'individu, mais pour ce qui était des stratégies à élaborer pour y accéder, il n'y avait qu'à laisser faire Dieu. L'une d'entre nous appelait ça "le complexe du Hamdoulillah"³... Finalement, les problèmes des femmes en tant que tels ne méritaient pas qu'on s'y attarde plus que ça, puisque l'islamisation des hommes était censée remédier à tout dysfonctionnement. En conséquence, les difficultés n'étaient souvent véritablement ni reconnues ni analysées. Et moi, j'ai bien compris que ce n'était pas si simple parce que j'en ai fait les frais. J'ai épousé mon mari parce qu'il se présentait comme un "bon musulman". Et je me suis rendu compte que cela ne suffisait pas pour faire un mariage heureux. Dans mon esprit à moi, au nom de mon islam, j'avais le devoir de me cultiver et de prendre une place au sein de

1. Adhérente à une association de Lyon.

2. Littéralement : « ce qu'a voulu Allah », expression servant en principe à manifester un étonnement positif.

3. L'invention de cette expression revient à la co-auteure Saïda Kada avec Dounia Bouzar de L'une voilée l'autre pas, publié en 2003 chez Albin Michel.

la société. Pour lui, au nom de son islam, il était évident que le rôle de sa femme se réduisait à la maison pour s'occuper de ses enfants. »

Le « bon islam »

Le nouveau discours religieux prétend présenter « ce que l'islam dit » pour de vrai. Tariq Ramadan insiste là-dessus à plusieurs reprises : « *Il est important d'avoir une version claire de ce que nous dit notre religion*¹ ». Nous pouvons nous demander si la recherche d'un « vrai islam » tient compte des autres facteurs qui influencent la relation entre un individu vivant à une époque à un lieu défini et sa religion. Estimer que d'autres musulmans n'ont « pas bien compris » ou « pas bien appliqué » leur islam, c'est ne pas tenir compte des autres paramètres qui font partie de la construction identitaire de tout être humain : facteurs économiques, sociaux, culturels, historiques, etc. Ce type de positionnement nie tout processus dialectique et réduit la personne à sa facette musulmane. Cette perspective de recherche d'un « islam pur et abstrait qui définit tout » va avoir des conséquences dans l'appréhension des normes musulmanes et de la société française.

Le nouveau discours religieux a le mérite d'avoir libéré toute la partie de cette génération enfermée par des définitions essentialistes rétrogrades de l'islam en vulgarisant la compatibilité des droits des femmes et d'autres valeurs modernes avec l'islam. Mais en même temps, la volonté de passer seulement par les textes religieux pour se moderniser débouche parfois sur une dimension apologétique qui ne favorise pas l'élaboration de nouvelles analyses de textes. L'absolutisation des textes permet de faire l'économie d'un examen de la façon dont les normes se sont imposées dans les pratiques et les comportements des musulmans, afin de transposer ces réflexions au monde d'aujourd'hui et de comprendre les manifestations récurrentes de cette interaction dans le monde actuel². Par conséquent, certains leaders associatifs vont parfois reproduire ou, au mieux, contourner les normes, plutôt que de les remettre en cause dans les activités qu'ils mettent en place auprès de leurs adhérents.

« Se réduire » aux textes religieux empêche de prendre en compte les paramètres qui sont pourtant au fondement de ce que les tenants de ce discours dénoncent à propos des pays du Maghreb : les données subjectives, la répercussion des processus sociaux, culturels et historiques dans l'interprétation du texte religieux. Les femmes disent elles-mêmes se sentir parfois très éloignées des musulmanes qui vivent dans d'autres pays, ce qui montre bien l'importance de l'éducation : « *Lorsque je retrouve mes cousines qui vivent dans la campagne marocaine, je me rends compte à quel point je suis parisienne* ». Mais, il reste que, pour la majorité des jeunes filles rencontrées, ce qui permet l'égalité de l'homme et de la femme, est avant tout « le bon islam » et non le développement économique des pays qui permet sa relecture.

1. Conférence reprise dans la cassette « La femme musulmane ».

2. BENZINE Rachid, « Lire le Coran autrement ? », in *Islam* n° 5, 2004.

Islamisation de valeurs modernes ou modernisation des musulmans ?

L'exemple du match de football

Deux des associations interviewées arrivent à pratiquer ce type d'activité avec un public mixte, contrairement à des centres de loisirs annexes qui ont le plus grand mal à persuader les filles de se mélanger aux garçons. Dans les locaux sont affichées des photos de grappes de garçons et de filles arborant les maillots de football. Dans les deux associations, la réussite de cette activité est une grande fierté, tant pour les responsables que pour les jeunes. Néanmoins, l'observation participante fait apparaître deux logiques différentes : pour la première association, le match de football mixte est une application de l'islam, pour la deuxième association, il s'agit d'une séance de sport à laquelle des musulmans peuvent participer sans problème. Les arguments invoqués pour encourager les jeunes ne font pas appel à la même logique.

Les premiers vont justifier la pratique de cette activité par l'islam : *« Nous savons que le Prophète (Paix et Salut sur Lui) faisait des courses de chameaux avec sa jeune femme Aïcha. Nous pouvons penser, si nous contextualisons cet exemple dans notre époque, qu'il aurait pu faire aujourd'hui, comme c'est la mode, des courses à pied, du training, s'il vivait parmi nous en 2003. Le principe qui ressort de cette tradition montre bien que le sport de course est halla¹ et qu'on peut le pratiquer en mixité. Quel meilleur exemple que notre Prophète (Paix et Salut sur Lui) ? Il est donc certain que l'islam permet que vous pratiquiez le football, qui consiste aussi à courir, en mixité, dans la mesure où le contenu de vos cœurs est pur et ne contient pas de mauvaises intentions. Ceux qui vous disent le contraire appliquent l'islam à la lettre et non dans son esprit. Ils n'ont rien compris à l'islam ! »*

Les seconds ne font pas appel à l'islam mais injectent « de l'élément humain » pour justifier la mixité devant quelques jeunes récalcitrants qui ne trouvent pas ça « très musulman » de se mélanger avec des filles pour faire, en plus, un « sport d'hommes » : *« Quand tu montes dans le métro, ça ne te gêne pas d'être en totale proximité avec des filles ? Et quand tu traînes à la foire non plus ? Pourquoi tu te poses plus cette question quand il s'agit de filles qui sont de la même religion que toi ? Ça change quoi ? On fait du foot pour cracher les clopes et les gaz des pots d'échappement que l'on ramasse toute la semaine dans nos poumons, voilà pourquoi ! Et je ne vois pas pourquoi les filles n'y auraient pas droit ! »* Ce type d'argument réintroduit la subjectivité humaine et renvoie le jeune à lui et à ses propres choix. Il ne s'agit plus de dire « L'islam dit que... » mais bien d'amener ce garçon-là, ce « musulman-là » à se demander ce que lui en pense.

Lorsque nous questionnons ces mêmes animateurs sur le lien éventuel entre l'islam et le football, ils répondent : *« Nous avons une certaine éthique musulmane dans nos activités. Cela signifie que nous combattons la drogue, la délin-*

1. Licite devant Dieu.

quance, les coucheries, etc. Mais, il faut arrêter de mettre de l'islam partout... L'islam n'a pas inventé le football, ce sont les Anglais qui l'ont inventé ! Si l'activité proposée respecte l'éthique musulmane – autrement dit ne pousse pas à des choses néfastes –, je ne vois pas où est le problème... Le Code de la route, on ne va pas faire croire que c'est l'islam qui l'a inventé non plus ? Et pourtant, on le respecte ! On dit même que ne pas le respecter est un grand péché, parce que c'est une règle, une loi, mais on n'a pas besoin de justifier que l'islam a inventé cette loi pour la respecter ! »

Les « islamisants » et les « socialisants »

Pour la première catégorie d'animateurs, que l'on va appeler les « islamisants », l'islam reste la source exclusive à partir de laquelle tout est conçu : le développement du corps, le développement de l'esprit, la protection de la nature, l'engagement dans la cité sont autant de domaines considérés comme déjà régis initialement par l'islam. Autrement dit, le religieux continue de diriger toutes les conceptions du monde.¹

Pour cette partie des interviewés, le détour par les symboles religieux semble être la voie adoptée pour appuyer toutes les dimensions de la vie, y compris les plus modernes. On peut se demander si ce processus de pensée selon lequel l'islam aurait tout inventé n'injecte pas dans l'inconscient des enfants une vision du monde où la conception islamique serait supérieure à toute autre, ne laissant pas de place à d'autres types de conceptions du monde.

La deuxième « catégorie » de nos interviewés a conscience du danger de « tout islamiser ». Ils prennent le risque de recourir à des spécialistes des sciences humaines pour aborder des thèmes qui étaient jusque-là traditionnellement traités par des « religieux ». Pour cette raison, nous les appellerons les « socialisants » : « Si je voulais, je pourrais moi aussi tout justifier par des versets et des hadiths. Y compris l'idée que justement l'islam ne répond pas à tout... Ce n'est pas très compliqué, chacun peut lire ce qui l'arrange et faire l'impasse sur le reste... Je pourrais commencer, par exemple, par rappeler que le Prophète (Paix et Salut sur Lui) a été le premier à ramener des valeurs qui existaient déjà, avant la révélation de l'islam. Juste lorsqu'il a déclaré : "Je suis envoyé pour accomplir les nobles caractères", cela veut bien dire que les nobles caractères existaient déjà, non ? On peut citer quantité d'exemples allant dans ce sens... À qui le Prophète (PSL) a-t-il fait appel pour mettre en place une administration ? Aux Romains ! Il a fait appel à eux pour leurs compétences et leurs expériences ! Ils avaient cette avancée par rapport aux musulmans... Et pendant la bataille de Badr, qu'est-ce qu'il a demandé aux prisonniers ennemis en échange de leur liberté ? D'apprendre à lire et à écrire aux

1. BENKHEIRA Mohamed, *L'amour de la Loi, essai sur la normativité en islam*, PUF, coll. Politique d'aujourd'hui, 1997, p. 32 : « Des auteurs enseignent ainsi à la jeunesse qu'elle n'a point besoin de s'inspirer de l'Occident et qu'elle doit se garder de l'imiter, car bien avant, en son Age d'or, qu'il faut restaurer, l'islam a inventé les "droits de l'Homme", la "démocratie" et la "Science expérimentale", etc. ». Selon une procédure repérée depuis longtemps par l'anthropologie culturelle, au même moment où ils empruntent certaines notions à la culture occidentale, les fondamentalistes dénie ces emprunts : DEVEREUX Georges, *Ethnopsychanalyse complémentariste*, Flammarion, 1972, p. 282.

soldats musulmans ! Et pendant une autre bataille, lorsqu'il a demandé aux soldats de se positionner comme ci et comme ça, un des compagnons lui a demandé : "Oh Prophète, est-ce une révélation ? et qu'est-ce que celui-ci a répondu ? "Non c'est une technique de guerre ; ça veut bien dire ce que ça veut dire." »

« Alors, dans l'association, on a décidé de recourir à des spécialistes. On fait venir des philosophes, des historiens, des médecins, et même des psychiatres et des psychologues ! Pour certains, c'était complètement haram¹ ! Il suffit d'être musulman et ça règle tout... Ils nous répétaient : "C'est avec le rappel de Dieu que les cœurs s'apaisent..." Mais finalement, les langues ont commencé à se délier. J'ai servi d'intermédiaire : au début je parlais à la place du public. Je posais tout haut les questions que tout le monde se posait tout bas... Cela a ouvert des portes, petit à petit, chacun a commencé à s'exprimer... Et à présent, chacun se bat pour témoigner de ce qu'il a compris de nouveau en parlant avec un psy... Cette ouverture nous a fait avancer nous aussi, les adultes. Nous avons créé des cercles de paroles où les familles viennent échanger sur les questions qu'elles se posent sur leurs différents problèmes de la vie quotidienne. Elles se vident et trouvent des solutions ensemble. »

Un autre passe par ses connaissances professionnelles pour remettre en question la vision de l'islam globalisant : *« Moi qui suis astrophysicien, je sais combien la lumière, quand elle est naturelle, se diffuse pour tous. Mais quand on la focalise à l'image du laser, elle brûle. Et c'est pour ça que parfois, vouloir s'accaparer la lumière, c'est faire beaucoup de mal. Et particulièrement dans le domaine religieux, parce qu'on peut dire que la religion ressemble à un gaz. Comprimé de trop il explose, mais si vous le laissez sans limites, il se répand. Quand je parle à un jeune, je lui parle entièrement avec tout ce qu'il est : sa liberté de conscience, sa liberté de penser et toutes ses libertés qu'il peut avoir, parce que j'ai du respect pour l'être qui est en face de moi. »*

Ces postures présentent l'intérêt de reconnaître et de valoriser des productions non musulmanes, mais ne se situent pas sur le même plan.

Le premier leader « socialisant » inscrit ses arguments dans le domaine religieux, puisqu'il reprend notamment l'exemple du Prophète pour légitimer ses propos, en contant des anecdotes où ce dernier a fait appel à des non-musulmans et à leurs connaissances. Ce leader transmet aux jeunes l'idée que l'éthique même de l'islam impose de se ressourcer auprès d'autres personnes et d'autres types de pensée, instaurant une nette différence entre le religieux et l'organisation sociétale – puisque le Prophète faisait appel aux Romains pour organiser l'administration –, le religieux et l'accès à l'instruction – le Prophète demandait à des ennemis vaincus d'enseigner la lecture –, le religieux et la guerre – les techniques de guerre ne sont pas « divines ». Par analogie, il en déduit qu'il peut et doit faire appel à des psychologues et à des historiens – aux sciences modernes – pour enrichir les savoirs. Il a ici recours au religieux dans un but de médiation.

1. Illicite devant Dieu.

Le deuxième leader « socialisant » raisonne en tant qu'astrophysicien, donc en tant que professionnel maîtrisant des connaissances scientifiques modernes, et se sert de ces dernières pour établir un parallèle avec la relation au divin. Cette posture utilise les sciences modernes pour parler du religieux, comme pour démontrer qu'elles permettent de nouvelles compréhensions. Dans les deux types de discours, les sciences issues de la modernité ne sont pas associées à la dénégation des cultures et des religions, mais apparaissent comme une source nécessaire et complémentaire.

Pour mieux appréhender le fonctionnement de la première catégorie¹ des leaders, pour lesquels l'islam reste la source exclusive, et celui de la deuxième, pour lesquels l'islam ouvre à d'autres sources, la gestion de la mixité au sein des associations est intéressante à observer pour comprendre les différentes façons de se référer à l'islam.

La mixité et la question du respect des normes

Par rapport à la question de la mixité, nous observons des pratiques très différentes. Certaines associations séparent les garçons des filles dès l'âge de six ans lors d'une baignade au lac. D'autres tiennent à s'éloigner des autres baigneurs présents : « *Il faut apprendre aux enfants la pudeur musulmane et ne pas les habituer à voir des corps à moitié nus, même s'il ne s'agit pas de musulmans²* » Néanmoins, nous rencontrons également des associations pratiquant la mixité de façon tout à fait naturelle dans toutes leurs activités, y compris dans les baignades de leurs camps de vacances familiaux : « *La mixité est une condition pour venir s'inscrire à nos activités, même lorsqu'il s'agit des familles entières. Nous le marquons sur les prospectus de publicité de vacances : " hijab nautique obligatoire " ! Jeunes ou vieux, nous voulons tout le monde à l'eau ! Comment organiser des jeux collectifs sinon ? Mais attention, la natation est obligatoire, pas le string ! Les femmes mûres s'habillent à leur façon, les plus jeunes aussi, les garçons préfèrent le bermuda au maillot de bain collant, mais le principal, c'est que tout le monde se baigne ensemble ! »*

Les animateurs qui pratiquent cette mixité sont les mêmes que ceux qui ne passent pas forcément par « ce que l'islam dit » pour justifier leurs activités. La déclinaison concrète de leur islam est liée à la place qu'ils laissent aux paramètres extra-religieux. En revanche, ceux que nous avons nommés les « islamisants » séparent les enfants à l'âge de six ans. Ils se retrouvent dans une sorte de cercle vicieux : en passant exclusivement par les textes religieux pour y puiser des éléments favorables à leurs droits, ils acceptent implicitement le prin-

1. Il ne s'agit pas de réduire des personnes à des catégories, mais notre objectif est au contraire d'introduire la complexité. Jusqu'ici, les musulmans sont « classés » en fonction de leur mouvance : les « fondamentalistes » de l'UOIF, « les modérés » de la Mosquée de Paris, etc. Nous démontrons qu'au sein même d'une même mouvance, il existe une grande diversité dans l'application de l'islam sur le terrain. Après publication, nous pensons que « subjectivants » et « objectivants » auraient peut-être mieux convenu que « islamisants » et « socialisants ».

2. Animateur d'une association de la région lyonnaise.

cipe que ces textes fassent autorité totale sur leur manière de penser et reconnaissent le fait que les normes s'y trouvent. Face à un texte très explicite, comme sur la question de la pudeur, la stratégie adoptée va dans ce type de cas qui consiste non pas à remettre en question la norme, mais à effacer son aspect répressif pour la transformer en philosophie de vie. Par exemple, l'interdit de se retrouver seul avec une femme – *hadith* « *un homme et une femme ne sont jamais seuls, il y a toujours Satan avec eux* » – n'étant plus possible dans leur vie actuelle et n'ayant plus vraiment de sens à leurs yeux, ils transforment ce qui émane de « cet interdit » en termes d'éthique. Abandonnant les termes « hallal¹ » et « haram² » systématiquement employés par tous les traditionalistes, ils préfèrent parler de valeurs. Le *hadith* perd ainsi son contenu répressif pour devenir porteur de sens positif. Sa finalité n'est pas de garantir l'ordre social en prévenant la fornication, mais d'intérioriser l'idée selon laquelle en islam, « il n'y a pas d'amour sans amour » et qu'il vaut mieux « éviter de se retrouver dans des circonstances où pourraient naître des tentations purement sexuelles ».

Cette recherche de sens qui supplante « l'islam de l'interdit » permet de contourner la norme mais ne la transforme pas et ne l'interroge pas. Le processus s'applique à des domaines différents. Pour rester dans le domaine féminin, on peut également citer la poignée de mains que d'aucuns refusent encore d'échanger. Aucun de nos leaders associatifs ne considère qu'il s'applique au pied de la lettre, mais seuls deux d'entre eux acceptent de le remettre en cause, expliquant qu'il n'avait de sens que dans cette situation historique, dans les circonstances au cours desquelles il a été exprimé une cérémonie d'allégeance. La majorité des leaders le retiennent comme principe général, mais ne l'appliquent cependant pas automatiquement, considérant que, dans une société non musulmane, blesser moralement une personne est plus grave que lui serrer la main.

Aucun des interviewés ne conteste les interprétations des savants du passé. Il leur semble simplement évident que ces interprétations ont été « mal appliquées » par les musulmans eux-mêmes. C'est cette « mauvaise application » que chacun réajuste sur le terrain selon sa propre relation aux textes et au monde. Toutefois, nous pourrions dire que le nouveau discours religieux remplace *in fine* des normes par d'autres normes, plus modernes. Le rapport au religieux ne change pas : les nouvelles croyances remplacent les anciennes, mais il s'agit du même rapport aux croyances qu'on ne déconstruit pas. Le nouveau discours religieux justifie parfois la modernité sans moderniser le contenu religieux lui-même. Ce processus amène une position passive vis-à-vis d'un patrimoine hérité du passé méritant d'être revisité. Dans certains cas, l'apparence résultant du cheminement religieux permet de faire l'économie d'un vrai débat de fond et ne fait que colmater la problématique essentielle sans la traiter.

Aucune méthode n'est envisagée pour examiner l'histoire islamique, les textes fondateurs et les diverses formulations qui ont été données à la théologie.

1. Licite, permis par Dieu.
2. Illicite, interdit par Dieu.

L'islam est vécu comme un « corpus intangible de croyances, de doctrines, et de normes divines, sacrées et sacrnalisantes, donc anhistoriques, soustraites à toute critique et à tout changement¹ ». Le système religieux ne se distingue pas du processus historique qui a donné lieu à ses normes et à ses représentations. Comme le démontrent les travaux de Mohammed Arkoun, la seule façon de bousculer – ou simplement d'adapter – un savoir théologique canonisé passe pourtant par l'étude du processus mental et historique qui a produit ses significations. Prendre en compte l'importance de l'interactivité des hommes avec leurs textes, comprendre que les normes émanent aussi de processus sociaux et historiques apparaît fondamental pour toute perspective d'évolution durable et globale.

Pour conclure

Ceux que nous avons appelés « islamisants » comme ceux que nous pouvons nommer « socialisants » ont comme point commun de vouloir montrer aux jeunes qu'il n'y a aucune incompatibilité entre leur religion et les valeurs modernes de notre société. Dans les deux postures, il n'y a aucune intention de susciter un repli communautaire ou identitaire, puisqu'il s'agit à leurs yeux au contraire d'aider les jeunes à atteindre des valeurs modernes universelles. C'est la question de la place du sujet que nous questionnons dans les différents processus éducatifs mis en œuvre. La posture des « islamisants » – qui consiste à considérer que les solutions sont déjà *dans* les textes sacrés, que l'islam les contient *en lui-même* – suscite de la part des jeunes une « utilisation » du texte qui doit devenir « consommable » dans l'immédiateté, afin de montrer que « l'islam ne dit pas ce que les autres disent qu'il dit... ». Cela fait du Coran une sorte de livre de « recettes », de « prêt-à-penser », voire de « schémas de conduite », où l'on va chercher un morceau de verset pour lui faire dire ce que l'on a envie qu'il dise, empêchant toute méthodologie de relecture qui constituerait du coup une prise de risque vis-à-vis de l'objectif très utilitariste recherché. Nous insistons également sur le fait que ce type de relation aux textes entraîne la négation de tous les facteurs extrareligieux intervenant dans la construction d'un individu et de la société, y compris justement dans sa relecture des textes.

Les « socialisants », tout en gardant un rapport fréquent aux textes, adoptent une posture qui accorde plus de place à l'individu et l'amène, nous semble-t-il, à un positionnement de véritable sujet. En effet, l'accent n'est pas mis sur « ce que l'islam dit... », mais la pédagogie mise en place consiste à faire réfléchir le jeune sur le type de musulman qu'il choisit d'être. Pour cela, les animateurs réintroduisent de la subjectivité et s'adressent à l'individu comme à un produit de ce nouveau monde en partant notamment de sa réalité quotidienne. Ils le replacent dans son histoire économique, sociale, culturelle, historique et familiale à partir de laquelle ils vont lui proposer de réfléchir au sens de son mes-

1. ARKOUN Mohammed, *La pensée arabe*, PUF, Collection que sais-je ? 2003, p. 6.



sage divin. Ce n'est pas « l'islam qui dit¹ » mais le jeune, qui cherche les solutions non pas dans le texte mais en lui-même grâce au texte. Cette posture présente plusieurs avantages majeurs pour la dimension socialisante : tout d'abord, l'individu n'est pas réduit à sa facette musulmane et l'importance des facteurs extrareligieux est reconnue. Néanmoins, en reconnaissant ces facteurs dans la construction humaine, cela entraîne dans le même mouvement la reconnaissance des facteurs extrareligieux dans la construction de la société. Du coup, le jeune a naturellement accès à plusieurs visions du monde, qui constituent pour lui une richesse et non plus un danger : puisqu'il « n'islamise pas tout », puisque l'islam « n'a pas tout inventé », l'islam n'est plus en concurrence avec les autres visions du monde. Au contraire, dans la mesure où la dimension dialectique est admise entre les humains et le message divin, le jeune veut s'enrichir de tout ce qui l'entoure – êtres humains différents et toutes les visions du monde – pour entendre de nouvelles dimensions de son message divin, à partir de ce qu'il est aujourd'hui, ici et maintenant. Le texte sacré n'est pas ouvert pour y chercher « la Vérité », il révèle son sens dans le dialogue avec les êtres humains qui, eux-mêmes, s'enrichissent de multitudes d'autres paramètres.

Dounia BOUZAR,
Anthropologue, chargée d'études à la Protection judiciaire
de la jeunesse et consultante.

1. BENKHEIRA Mohamed, *L'amour de la Loi, essai sur la normativité en islam*, PUF, collection Politique d'aujourd'hui, 1997. Dans ce cas, identité et culpabilité s'articulent : « *L'islam apparaît du coup comme un sujet, ce n'est pas (le mufti) mais la Loi qui demande, à travers le nom « Islam ». Cela engendre une abondante littérature où l'« islam » veut, l'« islam » interdit, l'« islam » est contre, etc.) L'angoisse des fidèles n'est que l'expression de leur culpabilité.* », p. 7.